

## AVANT-PROPOS<sup>1</sup>

Lorsque James Joyce, à l'aube du 20<sup>ème</sup> siècle, reprochait aux membres de la Renaissance Celtique et du Mouvement Dramatique Irlandais<sup>2</sup> (champions d'un « nationalisme culturel » où la tradition « celtirlandaise » revivifiée était censé ranimer ou consolider le sentiment de l'identité irlandaise –sans pouvoir remplacer, hélas, le combat réel ni même en compenser sérieusement l'absence ou l'insuffisance) d'être devenus des démagogues, ou, comme certains disent aujourd'hui, des « pédagogues »..., séparés de la réalité historique, politique ou sociale, enfermés dans les brumes de leur tour d'ivoire et n'offrant aux gens que de douces rêveries peu susceptibles de les libérer du joug britannique, il leur reprochait en fait de créer un théâtre, poétique et mythologique, certes, mais privé, à ses yeux, de cette ouverture sur la vie politique que lui-même, comme d'autres avant et après lui, avait su trouver -ne serait-ce que par cette sorte de *colonisation de la langue anglaise* à laquelle James Joyce s'est livré<sup>3</sup> et qui, selon Seamus Heaney, est «un acte de vengeance»<sup>4</sup>.

Le combat s'est souvent porté, en Irlande et ailleurs, sur le terrain de la langue, à défaut de pouvoir vaincre sur le terrain politique...

---

<sup>1</sup> C'est ici le texte d'amorce que j'avais écrit pour inviter les conférenciers à la journée de travail du 18 Novembre 2008.

<sup>2</sup> Mouvement littéraire irlandais, de la fin du 19<sup>ème</sup> siècle et du début du 20<sup>ème</sup>, qui se voulait politique, donna lieu à de grandes œuvres de création, mais dont la portée sociale resta fort limitée. De grands noms y sont historiquement attachés, tels William Butler Yeats, Lady Augusta Gregory et John Millington Synge. Ce dernier, comme James Joyce, se détacha du romantisme du mouvement et de ses velléités politiques... Le texte de Joyce auquel je me réfère ici est un texte de 1901, *The Day of the Rabblement* –soit *Le Triomphe de la Canaille*...

<sup>3</sup> JM Synge traita la langue anglaise d'une manière également singulière, en produisant des traductions anglaises littérales des structures du gaélique d'Irlande, ce qui en fait était une manière de redonner à la langue interdite ses lettres de noblesse.

<sup>4</sup> « *an act of vengefulness* » -c'était dans un entretien accordé à ARTE -en 1996, année de l'Irlande européenne.

Une « révolution poétique »<sup>5</sup> n'est jamais une révolution sociale, certes, mais elle n'est quand même pas pure et simple compensation dénuée de sens ou de valeur.

A un niveau plus simple, ces panneaux en deux langues qu'on voit en pays Catalan ou en Provence, au pays de Galles ou en Irlande, ont beau paraître risibles, dérisoires, ils n'en restent pas moins symboles de la langue comme véhicule d'une Culture ou d'une Tradition –et d'une idéologie (dans le sens le moins vulgaire et le plus large possible de ce mot).

Les colonisateurs se sont toujours attaqués, en priorité, aux structures religieuses (comme César en Gaule) et à la langue ou aux langues des indigènes –à leur Culture, dont la langue est le premier symbole. Par exemple, dès le 17<sup>ème</sup> siècle, en Irlande, l'enseignement du gaélique et la transmission de la culture indigène se faisaient dans la clandestinité –ce qui nous a valu un grand nombre de poèmes d'un contenu émotionnel très fort, d'une beauté formelle indiscutable et qui n'en étaient pas moins, ou n'en étaient que plus, politiques. Ce n'est pas un hasard non plus si la ou les langue(s) des anciennes colonies ainsi que les langues régionales, font l'objet d'un travail de conservation, voire d'un culte, ce dans un effort de résistance au séisme de l'œuvre colonisatrice et à ses répliques –ou à son rayonnement nucléaire et à ses retombées. Cette valorisation marque bien une importance d'ordre culturel, traditionnel, et donc politique.

L'Irlande a aujourd'hui une poétesse de très haut niveau, de très grande portée, d'une notoriété comparable à celle d'un Yeats, et qui écrit exclusivement en gaélique ; il s'agit de Nuala ni Dhomhnaill, qui se fait traduire en anglais par ses amis poètes irlandais...

Autre exemple (loin du théâtre, peut-être, mais central du point de vue de la problématique) : quand René Char écrit les *Feuillets d'Hypnos*, dans le maquis de la résistance, situation à haut risque, il a des pensées ou des visions (« pensées-visions » ou « visions-pensées ») qui lui font transcender le contexte

---

<sup>5</sup> Titre d'un ouvrage de Julia Kristeva.

même de la Résistance et voir loin devant, jusqu'à nos jours – extraire du point d'intersection et de friction entre un contexte grave et d'urgence et la lucidité de son esprit ce que Beckett appelle « des pépites ». De la même manière que certains auteurs irlandais en une situation de démesure, Char émet des vérités universelles et prophétiques sur le devenir d'un monde. L'extrême tension d'un contexte particulier génère des visions, une forme d'aphorisme poétique, une pensée, un mouvement de dépassement de tout le contexte et qui d'abord se crispe en chant rentré pour ensuite devenir fleur qui émet de manière omnidirectionnelle –c'est une « poésie-pensée », ou une pensée poétique, éminemment politique. Le lyrisme inapparent de l'aphorisme, ou de la forme brève, est ce parfum de la fleur qui se déploiera et diffusera dans le temps, jusque dans la pensée ou l'imagination du lecteur, jusque dans l'esprit d'un autre temps.

On peut dès lors poser au moins certaines des interrogations, parmi les plus importantes, qui s'attachent à cette problématique de « théâtre poétique et/ou politique ? », particulièrement en notre temps où tout ce qui est « art » et « culture » semble avoir été affecté au divertissement et à la démonstration personnelle, la « performance », dans une aire de jeu « libre » définie et délimitée d'en haut : *amusez-vous, amusez-nous, là où on vous dit de le faire, et ne vous occupez plus de rien !* –tel semblerait être le mot d'ordre de ceux qui s'approprient, grâce à un jeu électoral insensé et qui ne garantit rien, le domaine dit « politique », et qui rayonnent comme une pieuvre aux longues et nombreuses tentacules dans tous les domaines de la vie dite démocratique avec ses « arts » et « culture » censément libres... –mais on ne sait plus vraiment ce qu'il est, ce domaine politique, ni ce(ux) qu'il représente, ni qui ou à quoi il sert ni même s'il a un autre objectif que celui de sa propre conservation en l'état, sans aucune ouverture vers un changement réel ou la définition de valeurs réelles et de nouveaux objectifs adaptés aux besoins de notre temps – besoins réels et peut-être impératifs, si l'on considère que la seule véritable raison d'être de la politique, dans son sens premier, est le bien public ou l'intérêt général...

A mes yeux, la question essentielle serait : est-ce que la vocation, voire le destin, du théâtre aujourd'hui, et de tout art

peut-être, n'est pas de travailler à la création et au développement d'une contre-culture ?... N'est-ce pas là la voie de son accomplissement comme art poétique et art politique ?

Le théâtre et la poésie ont ceci en commun d'être arts de la profération, de l'oralité. Au théâtre s'ajoute un rapport à l'espace et à un ensemble complexe de signes extralinguistiques.

Qu'est-ce qu'un théâtre poétique ? Qu'est-ce qu'un théâtre politique ?

La problématique implique la possibilité d'un rapport d'exclusion. Comment le comprendre, comment le définir ? Et comment comprendre et définir « le composé » de l'élément poétique et de l'élément politique ?

Quels rapports le poétique et le/la politique entretiennent-ils ou peuvent-ils entretenir ?

Que penser d'un art –théâtral, poétique- qui se voue exclusivement à la jouissance esthétique, ou au « non-ennui » du public ? Et que penser d'un théâtre (poétique ou non) franchement politique, résolument engagé, un « théâtre à thèse » en quelque sorte, dont certaines formes contemporaines ne vont pas sans une certaine violence<sup>6</sup> ?...

Le questionnement est sans fin et on pourrait le tourner dans bien d'autres sens...

« L'animal politique » d'Aristote n'est politique que parce qu'il parle ; de ce point de vue, la poésie, le poétique, sont nécessairement politiques. Selon certaine acception, tout serait politique...

Même si on a tendance à concevoir le/la politique comme tout ce qui a trait à la gouvernance, aux institutions, aux décisionnaires (tout le travail d'un système intégré et de forces en mouvement et en opposition), peut-être le sens, ou la valeur, ultime du/de la politique serait celui/celle de *force ou forme historique de destin collectif* -le/la politique comme influx du

---

<sup>6</sup> Voir le « In-Yer-Face Theatre » ou « Théâtre Coup-de-Poing ».

haut jusqu'au bas de la structure sociale, imprégnation de toute la vie, quotidienne, familiale, « personnelle », « individuelle », professionnelle, relationnelle –vie pratique et, nous y voilà !, « arts » et « culture » -aussi la vie dite « simple », voire même l'intimité des gens...

Michel Foucault a bien montré comment le pouvoir ne fonctionne plus de haut en bas mais se règle, fonctionne, agit, se perpétue, à la base, *presque* sans intervention d'en haut... (la recherche des solutions aux problèmes commence en bas : là se définit et se mesure l'aporie, le cercle vicieux, l'impasse de ce qu'on appelle démocratie et bien sûr du jeu électoral...).

Peut-être serait-ce dans ce sens-là que théâtre poétique et théâtre politique se rapprochent le plus : reflets de la vie telle qu'elle est, et reflets de « l'autre vie », celle qui pourrait/devoir être –théâtre et poésie comme formes/forces de transformation du monde, certes, mais en commençant par ce qu'on appelle l'individu.

Ne serait-ce pas là le plus haut idéal, la plus noble fonction de tout Art ? Christian Bobin dit que « les livres ne transforment que leur auteur » ... ; peut-être est-ce là le constat d'un état de tout « art » aujourd'hui tel qu'il a été transformé lui-même, dégradé, corrompu, aliéné, par les forces adverses du conservatisme, de l'économisme et du mercantilisme –et de la soumission. Mais peut-être est-ce aussi comme un appel pour que les artistes, poètes, écrivains, dramaturges etc., essaient de dépasser les limites imposées et par l'organisation étatique et par l'irrésistible tentation égocentriste –deux aspects qui d'ailleurs sont solidaires... : c'est *le mythe organisé* du développement personnel ou, pire, de l'épanouissement, qui, peut-être, constitue l'entrave la plus profonde à tout changement réel...<sup>7</sup> On ne voit plus de grandes différences,

---

<sup>7</sup> La psychanalyse joue un rôle non négligeable ici dans sa réduction du salut individuel au désir-roi –car ce qui compte ici c'est moins l'aspect scientifique ou pseudo-scientifique de la psychanalyse avec ses cliques et coteries d'initiés institutionnels flirtant avec une forme de pouvoir que la manière dont les « individus » qui consentent à ce traitement assimilent et transforment tout ça : ici comme ailleurs, l'image du tigre dans le moteur et de l'âne au volant a une pertinence indiscutable... La psychanalyse n'est pas un remède contre la bêtise.

parfois, entre l' « intellectuel » fonctionnaire et l'intermittent du spectacle. L'œuvre de Michel Surya fait beaucoup pour nous ouvrir les yeux là-dessus<sup>8</sup>.

*Une seule vie qui change par rapport à l'être collectif, à l'affect collectif, au destin collectif, une seule vie qui change est un acte politique, voire une révolution -solitaire, tranquille, silencieuse, inaperçue -mais réelle.*

Thomas Bernhard dit qu'une des formes les plus ardues de l'art en général c'est de « rendre l'insupportable supportable » et de faire en sorte que « l'épouvantable ne soit plus ressenti comme tel » : cela est une définition de la force, de la fonction, d'un travail artistique quel qu'il soit –théâtral et/ou poétique, entre autres. Honnêteté et humilité exemplaires de Bernhard qui nous dit que celui qu'on appelle artiste est, quels que soient ses efforts pour séduire, empêtré comme tout le monde dans le chaos général.

En revanche, Samuel Beckett disait que la mission, mieux : le destin, de l'art moderne, contrairement à l'Art ancien, qui était fêru d'ordre et voulait le refléter de diverses manières, est de « refléter le gâchis que nous côtoyons tous les jours ».

Laurence Sterne, dans *La Vie et les Opinions de Tristram Shandy*, écrit : « est-ce à nous autres écrivains de suivre les règles ou aux règles de nous suivre ? »...<sup>9</sup>

Bertolt Brecht et son Berliner Ensemble donnent un bel exemple de théâtre poétique et politique. Brian Friel<sup>10</sup>, en

---

<sup>8</sup> Voir *Portrait de l'intellectuel en animal de compagnie* (éditions Farrago) et *Portrait de l'intermittent du spectacle en supplétif de la domination* (éditions Lignes).

<sup>9</sup> Cf. la nouvelle traduction de *The Life and Opinions of Tristram Shandy / La Vie et les Opinions de Tristram Shandy*, par Guy Jouvét, aux éditions Tristram, Auch. C'est probablement à ces artistes qui suivent docilement les règles que pensait Thomas Bernhard quand il fustigeait ceux qu'il appelait « les artistes d'État »... Et il ne faut pas confondre la culture de la provocation avec la désobéissance...

<sup>10</sup> Le grand dramaturge d'aujourd'hui en Irlande, grand en ce qu'il construit un pont entre l'antique Tradition mythologique irlandaise et notre présent. Mieux : il révèle l'existence de ce pont jamais disparu et appelle au ressourcement à la Source des Traditions anciennes. Une de ses pièces,

Irlande, également –à l'époque où il se nomadisait avec sa troupe, Field Day, et jusqu'à nos jours avec ces pièces qu'il a eu le génie d'écrire, toutes enracinées et dans l'histoire et dans la mythologie de nos ancêtres.

Il y a un inconfort de l'artiste ou du penseur *intègre*, qui n'est pas de ce monde qui l'a pourtant déterminé et où il se met au monde en semant la semence du changement ou d'un changement espéré –ou, à tout le moins, d'un non-changement : la préservation de la belle diversité du monde...

Enfin, si l'on s'en remet à de récents écrits du philosophe Alain Badiou, selon lesquels tout ce qui fut politique (l'état, le parlement etc...etc...) ne l'est plus depuis longtemps (ce qui repose, bien sûr, sur une définition rigoureuse et claire du/de la politique et n'a rien à voir avec les petits arrangements courants...), peut-être les seules chances d'assister à une renaissance du/de la politique seraient-elles, comme je l'ai déjà dit, du côté du théâtre, de la poésie, de leur alliance spontanée ou concertée –mais aussi des autres formes d'expression artistique, la musique notamment (celle-ci étant souvent « l'alliée substantielle »<sup>11</sup> et du théâtre et de la poésie).

Ainsi, s'il est vrai que la/le politique est ce qui se passe, ce qui advient, le plus loin possible de tout ce qui, autrefois, représentait le/la politique, on comprend que Bernard Stiegler puisse affirmer qu'un art non-engagé est un art comme mort : peut-être est-ce au théâtre, dans la poésie et dans toutes les formes d'expression artistique, dans tout ce qui semble avoir été réduit à l'affirmation de soi et relégué au divertissement ou à la décoration des murs gris de la cité, que la vie politique est appelée à (re)naître –ce qui impliquerait et nécessiterait une

---

*Dancing at Lughnasa* (titre que j'ai traduit par *La Danse des Moissons*), créée et montée en 1990, est située en 1936, à l'époque des Brigades Internationales et de la montée du nazisme ; et il montre que la situation dans l'Europe de 1936 n'est pas, pour l'essentiel, différente de celle de 1990 avec la dictature de l'économisme et cette colonisation planétaire qu'on appelle « mondialisation »...

<sup>11</sup> Expression empruntée à René Char.

remise en question radicale des tendances actuelles, egocentristes, démonstratives, voire exhibitionnistes, étrange alliance de l'infantilisant et du cérébralo-esthétisant, sous le royal consentement de l'état...<sup>12</sup>

Au théâtre, ce grand jeu d'ombres, de miroirs et d'échos, où s'ouvre parfois une fenêtre sur un Ancien Nouveau Monde non encore advenu, les poètes ont-ils jamais cessé d'affirmer qu'il faut rêver sa vie pour vivre son rêve ?

*René Agostini*

---

<sup>12</sup> Un ami humoriste appelle ça « le cérébranle à la française ».